

Anne Longuet Marx, *Le Soleil et l'Envol. À la rencontre de Simone Boisecq et Karl-Jean Longuet, sculpteurs*

L'Atelier contemporain, 2022

David Liot

« Liberté j'écris ton nom ». Assurément ce vers emblématique de Paul Éluard résume ce que l'on pourrait ressentir à la lecture de cette biographie captivante qui entrecroise les démarches libres de deux sculpteurs inédits du xx^e siècle avec leurs histoires familiales, parallèlement à leurs perceptions du contexte culturel et politique de leur temps. Tous deux forment au fil de leur vie commune un couple d'artistes ouverts à l'art total et à la marche d'un monde résilient.

Dès sa jeunesse, Simone Boisecq est profondément marquée par les poètes de sa jeunesse, ceux qui gravitent autour du surréalisme. En 1951, et peu après leur mariage, Karl Jean-Longuet réalise un buste et un médaillon d'Éluard. Ce « couple primordial » vit alors ses premières et fécondes années, tous deux proches d'Henri-Pierre Roché, poète, écrivain et collectionneur, qui leur avait permis de rencontrer Brancusi en 1947. Bien longtemps après, Simone précisera ce dialogue naturel avec la poésie en tant que sculptrice. Pour elle, c'est de l'ordre de la « nécessité intérieure¹ » :

Souvent me vient alors le désir d'incarner en un volume aussi simple, aussi essentiel que possible, le dur désir de durer comme l'a dit Éluard, un volume lourd et dense, mais vigoureux comme un cri... (p. 65)

1. En complément de l'essai de David LIOT, « Autour des écrits de jeunesse de Simone Boisecq, de l'éternité du dolmen au surréel... », in *Simone Boisecq, la période sauvage 1946-1960*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2018, p. 48.

Karl de son côté était un passionné mélomane, sensible à la musique rigoureuse et envoûtante de Jean-Sébastien Bach. Tous deux savaient que « l'œil écoute » et que les arts entrent en correspondance comme le met en évidence cet ouvrage ou, plutôt, cette invitation à entrer dans leurs vies et dans leurs ateliers au-delà de la seule histoire de la sculpture.

Même si l'épine dorsale de cet écrit reste structurée par les œuvres phares de ces deux artistes – si complémentaires et pourtant si différents sur un plan artistique –, le lecteur prend la mesure de ces deux vies complètes et engagées grâce aux révélations de l'auteure : leur fille Anne. Cette dernière nous procure ainsi une approche sensible de cette exceptionnelle histoire familiale qui s'est tressée autour de valeurs communes, de liberté et de militantisme, au cœur d'un xx^e siècle fracturé par les guerres mondiales et les totalitarismes. Ce qui unit ce couple, c'est leur résilience et leur intégrité qui les conduisent à des audaces sculptées, injustement et longtemps méconnues, voire ignorées, malgré leur place avérée au sein d'un écosystème artistique foisonnant dans lequel Marie Raymond, Vera Pagava, Jean Bertholle, Maria Helena Vieira da Silva..., les sculpteurs Étienne-Martin et François Stahly, et certains Espagnols, notamment Oscar Dominguez, partageaient ensemble leurs expériences créatives.

L'intérêt de ce livre est de nous offrir une synthèse concise et rare de leurs deux

carrières qui se révèlent sous l'angle judicieux et tendre de leur intimité familiale, grâce au vécu et au recul de l'auteure dont la vie, les ateliers et l'appartement de ses parents ne font qu'un. Sous un jour nouveau, il résume et complète ce que nous connaissions de l'œuvre de ce couple atypique grâce aux travaux historiographiques impulsés depuis plus de quinze ans par Anne Longuet Marx. Nous avons aujourd'hui besoin de cette approche qui se révèle aussi autobiographique, autour de ses souvenirs familiaux, parfois ceux d'une enfant et parfois ceux d'une adulte. L'auteure nous permet ainsi de revisiter l'œuvre de ses parents dont la place dans le fil de la sculpture française du xx^e siècle est, en 2023, reconnue. Rappelons les apports de l'exposition collective de 2011² – un temps fort pour la connaissance de ces artistes auprès d'un large public – qui furent déterminants.

Peu à peu et entre les lignes se dessinent la singularité et la dualité de ces deux démarches indépendantes, l'une vis-à-vis de l'autre. Deux incarnations d'un xx^e siècle qui s'étend de l'entre-deux-guerres à la Libération et aux Trente Glorieuses. L'autrice évite toutefois l'écueil de la pure chronologie, tissant patiemment la toile de son histoire familiale par touches et anecdotes spontanées, avec justesse et parfois étonnement quand elle dévoile la vie de son père avant sa naissance, courtois et courtois, lors d'Années folles et Trente marquées par Joséphine Baker, le bal des Quat'z'Arts, le paquebot Normandie...

Richesse, curiosité, profondeur symbolisent résolument ces deux vies, celle de Karl né en 1904 et celle de Simone née en 1922. Nous mesurons l'importance de cette différence d'âge qui nous permet de comprendre l'évolution des arts sur près de soixante ans où classicisme, figuration et abstraction ne sont pas antinomiques. Nous réalisons aussi

que leurs vies, révélées par touches et ricochets, restent profondément marquées par la figure tutélaire du père : Karl est le fils de Jean Longuet, militant socialiste anti-fasciste, et petit-fils de Karl Marx, et Simone, la fille du Breton Emile Boisecq, poète, défenseur de la culture de sa région natale – un « éveillé de la conscience bretonne » fasciné par les Arts premiers. On y apprend que Simone n'hésitait pas à qualifier d'échos au « jaillissement paternel » les « urnes sacrées » de sa « période sauvage », des terres cuites liées à la fascination de son père pour les cultures primitives, celles qui incarnent « l'essentiel ». Ce qui rend cet ouvrage précieux, c'est qu'il a pour fondement un inconscient familial et pluri-générationnel, stimulant et fécondant pour l'histoire de la sculpture et l'histoire au sens large. Il remet sur la scène artistique ces deux vies discrètes et intègres, aux antipodes de toutes les stratégies communicationnelles de certains artistes de leur temps.

En complément, cet ouvrage nous rappelle judicieusement que la sculpture ne peut être comprise sans les autres domaines artistiques, l'architecture et l'espace. Nous sommes sur le terrain de l'art total, celui qui reconnaît notamment la musique et la poésie, et naturellement la culture et l'érudition. D'emblée et dès les premières pages, le lecteur est plongé dans l'univers spontané d'une petite fille qui, non sans humour et candeur, renommait la station de radio « France Culture », écoutée régulièrement par ses parents, « France-Sculpture »... Une radio culturelle et universaliste ouverte à la poésie, la musique, la philosophie et aux interrogations existentielles que ressentait Simone.

Comme la petite fille au milieu des ombres des sculptures qui hantaient son univers d'ateliers, le lecteur s'y projette aussi, percevant ces émotions et ces perceptions d'enfant. Lui aussi ressent cette forêt émergente de l'atelier pour cette enfant qui déclamait debout sur un tabouret, telle une sculpture parlante, entourée des œuvres auxquelles elle s'adressait : son théâtre enfantin.

Les liens avec les arts de la scène sont ainsi récurrents, ceux inattendus avec la danse.

2. *Karl-Jean Longuet et Simone Boisecq, de la sculpture à la cité rêvée*, exposition temporaire coorganisée par les musées de Reims, Agen, Limoges, Colmar et Poitiers, de mars 2011 à septembre 2012.

Ma mère disait voir dans la danse une architecture mobile : elle insistait sur le fait que ce n'était pas tant les corps qui comptaient mais le jeu des volumes qu'ils constituent. L'absence de narration qui souvent caractérise la danse moderne lui semblait rejoindre les préoccupations du sculpteur (p. 57).

La musique occupe assurément une grande place. Dès son plus jeune âge, l'auteure ressentait l'importance des rythmes musicaux dans l'œuvre de son père et pour sa mère les rythmes des mots. Nous découvrons que l'année de la naissance d'Anne, Karl réalise son haut relief *La Musique*, un an après l'emblématique *Orphée* en hommage à Brancusi – deux œuvres structurantes qui annoncent la vie de l'auteure consacrée à la musique et à la connaissance du théâtre, dans le sillage des *Théâtres de verdure* de Simone. Cette dernière les aurait rêvés « en grand » dans l'espace public, dans le cadre de commandes qui malheureusement resteront rares pour elle, contrairement à Karl. Concernant son père et la musique, elle rappelle :

Si Bach avait fait de la sculpture, elle aurait ressemblé à ces constructions que je voyais s'élever dans l'atelier et qui font éprouver à quel point *l'œil écoute* [...] (p. 56).

Grâce à la complicité de l'auteure avec sa mère, après la disparition de son père en 1981, nous prenons conscience de la question cruciale de la place de la femme artiste au sein d'un couple. Le fait qu'Anne Longuet Marx accompagna sa mère jusqu'à son décès en 2012, nous apporte un éclairage nouveau issu des confidences entre une mère et sa fille. Même si Simone avait une forte personnalité, nous mesurons que trouver sa place au sein de l'univers très masculin de la sculpture, était loin d'être aisé. Malgré le soutien de Germaine Richier qui avait été impressionnée par son « langage sauvage », dès les années 1950, lors de ses échanges à la galerie Jeanne Bucher.

Cet écrit pointe en effet ce qui va différencier Karl et Simone qui malgré la conjugaison de leurs approches ouvertes à l'art dans l'espace public, ne trouveront pas la même reconnaissance. Karl sera régulièrement sollicité dans

le cadre du 1 % artistique tandis que Simone ne le sera que rarement. Simone aurait aimé trouver toute sa place dans la ville et vivre ce dialogue naturel avec l'architecture et l'espace. Ses *Mausolées de voyage* qu'elle réalise jusqu'à la fin de sa vie restent des architectures miniatures assumées en tant que démarche qui auraient pu s'échapper des secrets de l'atelier. Elle aurait souhaité, mais en vain, les réaliser « en grand » pour l'espace de la cité. Anne Longuet Marx le précise avec acuité :

Le retour des architectures mausolaires dans l'intimité de l'atelier allait correspondre à ce moment où elle décide que la réalisation en grand est un combat qu'elle ne veut plus mener (p. 61).

Cette capacité de la sculptrice à retourner les limites de sa carrière en acte créateur est remarquable et nous interpelle à l'heure où la place des femmes dans l'art donne lieu à des recherches et colloques³.

La force vitale de Simone restera toujours sous le sceau du « soleil de la mélancolie », le titre de l'une de ses œuvres qui fait écho à son père Emile qui, atteint d'un glaucome, fit le choix de ne pas se faire opérer, priorisant l'intériorité et le soleil que son séjour en Algérie avait rendu incontournable. Pour l'auteure, le monde de sa mère débordait celui de la sculpture et révélait ses interrogations existentielles. Une artiste-poète qui détenait le secret d'ouvrir « la route infinie des astres et des cieux ». Elle précise ainsi :

Je pensais que son monde à elle débordait celui de la sculpture, que la sculpture n'était qu'un mode parmi d'autres d'existence et d'expression même si l'univers qu'elle déployait en trois dimensions rayonnait autant que celui de ces autres sculpteurs qui ne s'adonnaient qu'à la vie de l'atelier (p. 79).

3. Colloque « *Sculpture. Une femme peut donc créer* ». *Parcours, pratiques, visibilité et réception des sculptrices, XIX^e-XX^e siècles*, organisé par l'INHA, le Centre Pompidou, le musée d'Orsay et le Petit Palais, 20 et 21 avril 2023.

En conclusion, Anne Longuet Marx résume avec profondeur ce lien triangulaire et indéfectible entre elle et ses parents :

J'aime l'idée que nous nous laissons sculpter par nos morts et qu'ici mes morts soient des sculpteurs. Car ils m'ont transmis le goût des

découvertes, la passion d'inventer, la curiosité avide et préservée de l'enfance, continuellement en éveil (p. 90).

Assurément *Le Soleil et l'Envol* nous invite à méditer sur le sens de l'art et de l'existence.